

# INTRODUCTION A LA MORALE

Par Boris SCHAPIRA

Quand on arrive en cours de SH, et particulièrement de philosophie, on s'attend souvent à apprendre les différents courants de penser, à développer une curiosité intellectuelle pour ce qui a déjà été dit par de grands penseurs... mais on oublie de penser par soi-même. Aujourd'hui je voudrais que l'on repense par nous-même. Alors interrogeons-nous quelque peu et qui sait, peut-être qu'à la fin, nous saurons ce que sont la morale et l'éthique. Même si je risque le hors sujet, j'ai négligé l'aspect scientifique, traité au préalable par mes camarades, pour partir sur des bases on ne peut plus simples.

## *Intro*

### **Un savoir nécessaire**

On peut ignorer énormément de choses. En ce qui me concerne, je ne connais rien à la maçonnerie, mais je vis très bien sans. Pourtant, il existe un certain nombre de choses à savoir, comme par exemple que l'homme n'est pas fait pour manger du plomb ou que taper sur son voisin frénétiquement peut devenir fâcheux voir dangereux pour sa propre vie.

On peut vivre de toutes les façons, mais certaines empêchent de vivre.

Le tout est en fait de savoir ce qui nous convient et ce qui ne nous convient pas, ce qui est bon, et ce qui est mauvais. C'est une connaissance que nous devons tous acquérir, car nous n'en avons pas le choix.

### **Le bien, le mal et la nuance**

D'autant plus que tout n'est pas si simple. Tomber amoureux par exemple, est un plaisir formidable, mais une rupture peut devenir très douloureuse. De même, la violence que l'on jugeait mauvaise il y a deux secondes peut être justifiée s'il s'agit de se défendre d'un agresseur. Vaut-il mieux mentir à un grand malade pour lui permettre de mourir sans angoisse, ou bien lui révéler l'affreuse vérité de sa mort prématurée ?

Au final, on s'aperçoit bien vite que ce qui est mauvais peut paraître bon et vice versa.... Nous voilà bien avancés !

### **Liberté et libre-arbitre**

En fait, peu importe comment nous menons notre vie, il existe deux points sur lesquels tout le monde s'entend à peu près. Primo, nous sommes d'accord sur le fait que nous ne sommes pas d'accord avec tout le monde. Secundo, nous sommes unanimes pour dire que notre vie est (du moins en partie) le résultat de ce que chacun en fait. C'est ce qu'on appelle le libre-arbitre.

Et dans libre-arbitre on reconnaît le mot... liberté. Les hommes ne sont en effet pas comme les animaux, ils sont libres. Alors certes, on pourra dire que l'homme n'est pas totalement libre, qu'il est imbibé d'une culture, d'une éducation, de valeurs...

C'est un ensemble qui pèse lourd dans notre balance de liberté. Mais les hommes ont beau avoir été programmés jusque dans les moindres détails, ils peuvent toujours inventer, choisir une solution qui n'est pas dans le programme. C'est ça le libre-arbitre.

## Responsabilité

Attention quand même : si nous sommes libres de réagir à ce qui nous arrive, nous ne le sommes pas de décider de ce qui nous arrive, c'est l'habile nuance entre libre-arbitre et omnipotence et d'ailleurs dans la réalité, beaucoup de forces limitent notre liberté.

D'ailleurs si vous discutez avec des gens autour de vous de la liberté, ils vous diront « Mais quelle liberté ? Entre l'état, la famille, le travail... Je ne suis pas libre. ». Mais entre vous et moi... on sait bien que chacun est libre. Ces gens ont juste trouvé un prétexte : « Si je ne suis pas libre, alors rien n'est de ma faute. » Car c'est le revers de la liberté : être libre dans ses choix, c'est surtout en être responsables.

*« La liberté n'est pas une philosophie, pas même une idée : c'est un mouvement de la conscience qui nous pousse à certains moments, à prononcer deux monosyllabes, Oui ou Non. Dans leur brièveté instantanée, comme dans la clarté de l'éclair, c'est le signe contradictoire de la nature humaine qui se dessine » (Octavio Paz, L'Autre Voix, Gallimard 1990, trad. De Jean-Claude Masson).*

## Choix quotidiens et éthique

### Le choix au mieux

Donc, si je récapitule : à l'évidence, certaines choses nous conviennent et d'autres non, même s'il n'est pas toujours facile des les distinguer, et même si nous ne sommes pas libre de choisir ce qui nous arrive, nous le sommes dans notre réaction.

Aristote avait une bonne image qui illustre ça : le bateau de marchandises. Un capitaine et son équipage transportent des marchandises quand une violente tempête s'abat sur eux. Le seul moyen de sauver navire et équipage étant de jeter la marchandise par-dessus le bord, le capitaine se voit contraint de se débarrasser de la cargaison. On ne peut pas dire qu'il veut le faire, c'est juste qu'il préfère cela à la mort. Ce qu'il veut vraiment, c'est « arriver au port avec son navire et sa marchandise ». Il subit la tempête, et choisit *au mieux*.

### Les choix du quotidien...

...sont un peu plus simples. Nous ne sommes pas confrontés à la mort à chaque coin de rue. Par contre, toutes nos actions sont définies par des « mobiles ». La première fois que l'on réfléchit au mobile d'une action, on en vient souvent à des interventions extérieures : « parce que on m'en a donné l'ordre », « parce que j'en ai l'habitude », ou profondes « parce que j'en ai envie »... Mais lorsqu'on s'interroge une seconde fois, on se demande par exemple « certes, on m'en a donné l'ordre, mais pourquoi j'obéirais ? » ? On se rend vite compte qu'en fait c'est bien nous qui décidons. Se rendre compte qu'on décide implique qu'une action n'est jamais « bonne » par le simple fait d'un ordre, d'une habitude ou d'un caprice. C'est à l'individu d'inventer sa propre vie. C'est toute la difficulté du libre-arbitre.

## Morale et éthique

Voilà enfin les deux grands mots qui nous intéressent.

Par son étymologie, « morale » se rattache aux habitudes (*mores* en latin). Il semble également difficile de séparer « morale » et ordres, puisque la plupart des préceptes moraux sont des commandements. C'est un ensemble de comportements et de normes déclarées valables par quelques personnes.

L'éthique d'un homme se présente alors comme le « pourquoi » de cette considération, et la comparaison avec d'autres « morales » observées par d'autres personnes.

## **Le problème de la référence du bien et du mal**

On peut dire d'un outil s'il est un bon outil puisqu'on connaît son usage. On sait pourquoi il a été créé. On pourra dire de Zidane qu'il est un bon footballeur parce qu'il a marqué des buts ou qu'il a aidé à en marquer... mais comment dire d'un homme qu'il est bon au mauvais ? C'est quasiment impossible. Un homme qui cherche à bien faire peu faire souffrir au même titre qu'un mercenaire sanguinaire peut sauver la vie de centaines de personnes en tuant des centaines d'autres...

Il est très difficile de dire si un homme est bon ou mauvais... tout simplement parce que nous ne savons pas *pour quoi* nous sommes faits. Alors on dit d'un tel ou d'un tel qu'il est bon à *sa manière*. Tout dépend alors du contexte.

## **La belle vie**

A ce stade de notre raisonnement, on se rend compte que ni les ordres, ni les habitudes, ni les caprices, ne peuvent nous guider dans le monde de l'éthique. Aucun règlement ne peut nous apprendre à devenir bons (puisque l'on peut toujours l'enfreindre). Qu'allons-nous faire ?

Si on se réfère à « l'Abbaye de Thélème », il existe pour cela un unique précepte : « Fais ce que voudras ».

« ... parce que gens libres, bien nés, bien instruits, conversant en compagnies honnêtes, ont par nature un instinct, un aiguillon, qui toujours les pousse à être vertueux. » (François Rabelais, *Gargantua*, Chap. 57)

Cela nous ramène finalement à la seule considération : la réponse à la question « comment vivre ? » ne peut se trouver qu'à l'intérieur de soi-même.

Et même en cela, le « Fais ce que voudras » est paradoxal : si on lui obéit on lui désobéit, et réciproquement. C'est en fait la révélation de notre condition : nous sommes forcés d'être libres. En une autre tournure, nous n'aurons jamais le choix de notre liberté.

## **Ce que nous voulons...**

... n'est pas facile à comprendre. Il est essentiel d'établir des hiérarchies et priorités entre ce qui plaît sur le coup et ce qu'on veut, au fond, à long terme. Pour reprendre le cas du capitaine d'Aristote, s'il avait cédé à sa peur de la mort directement, il aurait jeté toute la marchandise. Alors qu'en fait, en y réfléchissant bien, jeter une partie seulement de la marchandise aurait peut-être suffi.

D'ailleurs Spinoza écrivait dans *Ethique (IV<sup>o</sup> partie, proposition LXVII)* que :

« L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie ».

Ce que nous voulons vraiment, c'est nous offrir *une belle vie*, mais nous avons du mal à savoir en quoi cela consiste.

## ***Belle vie et existence de l'Autre***

### **Choses et humains**

Nous voulons la belle vie, mais pas une belle vie de castor ou de pingouin. Nous voulons une belle vie d'être humain. Nous sommes à peu près tous d'accord pour dire qu'une belle vie d'être humain ne passe pas par l'accumulation de choses, d'objets inanimés ou de

pouvoir. Une belle vie humaine, c'est avant tout une belle vie *entre être humains*, car peu de choses conservent leur charme dans la solitude.

De plus, on ne peut pas s'offrir une belle vie d'être humain *sans autres êtres humains*. Pourquoi ? Parce que l'homme n'est pas seulement une réalité biologique, naturelle. Il est une réalité culturelle. Une preuve de la réalité culturelle de l'humanité n'est autre que le *langage*.

Ecouter l'autre parler, c'est à la fois le considérer comme un être humain, mais aussi se considérer soi-même comme son interlocuteur. L'humanisation est un processus réciproque. Finalement, *s'offrir une belle vie* n'est pas si différent d'*offrir une belle vie*.

## Nos besoins

Pourquoi ne nous contentons-nous pas de choses, comme la nourriture et le logis ? Ça serait déjà une sacrée belle vie !

C'est malheureusement plus compliqué. Nous avons besoin de « choses » que les choses n'ont pas. En traitant les autres comme des choses, on en obtient que des choses : soit ils nous donnent de l'argent, soit, tel un outil, il remplit une certaine fonction... mais ils ne nous donneront pas de respect, d'amitié ou d'amour.

« Si chacun de nous n'avait nul besoin des autres, il ne songerait guère à s'unir à eux. Ainsi de notre infirmité même naît notre frêle bonheur » Jean-Jacques Rousseau, *L'Emile*.

Par réciprocité, en ne traitant pas les autres comme des choses, nous défendons notre droit à ne pas être des choses. Nous essayons de rendre le monde des personnes où chacun considère l'autre comme lui-même, propice à une *belle vie*.

## Ethique

L'éthique nous raconte, au fond, cette belle vie dans ce monde des personnes.

Et la condition éthique première, c'est de se résoudre à ne pas vivre n'importe comment ; être convaincu que tout n'est pas sans importance.

Quand on parle de morale, les gens se ramènent souvent à une série d'ordres ou d'habitudes qu'on respecte (au moins en apparence). Mais le véritable intérêt, c'est de comprendre. Comprendre comment fonctionne notre vie (et je ne parle pas de la biologie). Comprendre ce qui peut la rendre *belle*.

Et au vue de ce qui a été dit précédemment, il s'agit notamment de comprendre pourquoi ce qui est mal est mal, et comment traiter les personnes comme des personnes.

## Les modèles à éviter

Quelle est la seule obligation que nous ayons, dans cette *belle vie* que je décris depuis dix minutes ? Et bien finalement, c'est littéralement de ne pas être des imbéciles, c'est-à-dire au sens étymologique du terme celui qui a besoin d'une canne. Il ne s'agit bien sûr pas d'une canne pour marcher, non. L'imbécile, c'est plutôt celui qui boîte de l'esprit, qui pense bancal.

Il y en a plusieurs modèles :

- ❖ Celui qui croit ne rien vouloir, et qui vit dans un bâillement perpétuel
- ❖ Celui qui croit tout vouloir, à l'instar de Dom Juan
- ❖ Celui qui ne sait pas ce qu'il veut et ne se soucie pas de le savoir ; conformiste sans réflexion ou rebelle sans cause

- ❖ Celui qui sait ce qu'il veut, et pourquoi, mais mollement. Il finit par faire ce qu'il ne veut pas ; remettant les choses au lendemain
- ❖ Celui qui veut avec une telle force et une telle férocité qu'il finit par s'abuser lui-même de la réalité et se détruit.

A tous ceux-là, il manque quelque chose. Ils ont besoin d'une "canne" qu'il trouve soit chez les autres, soit dans la colère ou la paresse. Mais la liberté et la réflexion personnelle ne leur suffisent pas.

On peut se guérir facilement de l'imbécillité morale ; et nous avons déjà souligné ce qu'il fallait savoir faire :

- ❖ Savoir que tout ne revient pas au même, parce que nous voulons vivre bien
- ❖ Surveiller que ce que nous faisons correspond à ce que nous voulons
- ❖ Cultiver le bon goût moral (notion de bien) et développer de la répugnance à faire certaines choses (notion de mal)
- ❖ Renoncer aux alibis qui cachent que nous sommes libres et donc raisonnablement responsables de nos actes

## *Les pièges qui révèlent la morale*

### **Le remord**

Vous pourriez me dire : "Oui mais as-tu une preuve de l'existence de cette conscience morale dont tu parles ?".

Et bien j'en ai une. Très facile à reconnaître : le remord. Quelqu'un peut regretter d'avoir mal agi même s'il est raisonnablement certain que rien ni personne ne va prendre des mesures de représailles contre lui. En fait, le remord provient de cette "conscience" que l'on inspecte au fond de nous ; et avoir des remords, c'est au fond se rendre compte qu'on s'est abîmé moralement et surtout : volontairement.

Le remord provient de notre liberté. D'ailleurs, la première réaction de l'enfant qui casse un vase est de crier en pleurant "C'est pas moi". C'est justement parce que c'est lui et qu'il le sait ! Alors il essaie de se décharger de sa responsabilité. A l'inverse, quand il parvient à faire un beau dessin, il proclame "Je l'ai fait tout seul".

C'est un piège à éviter, même adulte. On se félicite souvent de son bon travail mais quand tout va mal ou qu'on a fait quelque chose de peu glorieux, on s'avoue volontiers "esclave des circonstances".

### **L'irrésistible**

Le problème de la liberté qui engendre le remords, c'est qu'on peut rarement revenir en arrière. Chacun de nos actes restreint l'ensemble des opportunités futures une fois le choix effectué. On a alors souvent recours à l'excuse pour cacher notre remord ou justifier nos actes. Tous ceux qui renoncent à leur responsabilité se font alors les prophètes de l'irrésistible : publicité, drogue, subornations, menaces... tout n'est pas que superstition, bien sûr (notamment la drogue par exemple), mais c'est aussi une des origines de ce qu'on appelle la vertu. Vertu dérive étymologiquement de *vir*, la force virile du guerrier, qui a aussi donné sens au mot virilité. Etre vertueux, ce n'est pas facile et on voit que cela

nécessite une certaine force. Notamment parce que chacune de nos décisions laisse une trace en nous, nous invente un peu.

"Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fit à toi-même", tel est l'un des principes fondamentaux de l'éthique. Il est aussi juste d'affirmer: "Ce que tu fais aux autres, tu te le fais à toi-même également" Erich Fromm, *Un homme pour lui-même*

## Les critères

Pour définir ce qu'il est *bon ou mauvais*, nous manquons de critères objectifs, nous en avons convenu. Nous savons instinctivement définir les comportements qui répondent aux critères de l'acceptable, tout en sachant en permanence que celui qui n'y répond pas ne cesse pas d'être un être humain. En fait, ce qui fait principalement notre humanité, c'est notre capacité d'imitation, qui constitue, avec l'invention, une des deux mamelles de ce que nous appelons « civilisation », « culture »...

Alors comment traiter les personnes humainement et juger de leurs actes : il faut le faire à la fois en tenant compte de son sentiment propre d'humain, mais aussi en utilisant notre capacité d'imitation pour *se mettre à leur place*.

Avoir conscience de son humanité, c'est se rendre compte qu'en dépit de toutes les différences réelles entre individus, ils sont semblables.

## Droits et raisons

Se mettre à la place de l'autre, le considérer comme un autre soi, c'est déjà lui accorder certains *droits* d'être humains, et ensuite comprendre certaines *raisons*.

Je viens de prononcer le mot « droit ». C'est important parce que l'art de se mettre à la place de l'autre est depuis l'antiquité associé à la notion de *justice*. Pas seulement en tant qu'institution publique, mais surtout au sens de *vertu*, c'est-à-dire l'habileté et de l'effort qu'on peut faire pour vivre bien, ensemble, selon ce que chacun attend des autres.

Finalement, toute loi écrite n'est qu'une abréviation, une simplification –souvent imparfaite– de ce que nos semblables *attendent* de nous (et de ce que nous sommes amenés à attendre d'eux).

## Pour en venir à la science

J'avoue qu'à l'origine, je voulais parler de la science, et de la bioéthique. Mais je me suis dit que comme mes camarades l'avaient fait avant moi, ce serait inutile de le refaire. Alors comment parler des problèmes d'éthique soulevés par la science ?

Et bien je reprendrais ce que je disais en introduction : il n'est pas nécessaire de tout savoir pour bien vivre. Mais bien vivre, c'est s'intéresser à soi autant qu'aux autres, tout en respectant sa propre conscience morale, et l'éthique définit par sa culture et sa justice. Ainsi pour bien vivre, il faut être curieux des problèmes d'éthiques. Qu'ils soient politiques ou scientifiques, les problèmes d'éthiques doivent être considérés car ils nous concernent, du moins risquent de nous concerner dans la mesure où ils définissent les nouvelles lois qui seront adoptées, et les futurs droits attribués aux êtres humains, la future manière dont il faudra se mettre à la place des autres.

Parce qu'en ne s'intéressant pas à ces problèmes. On risque finalement de se retrouver dans un monde d'humains où les *droits juridiques* n'auront plus rien à voir avec les notions de morale ou d'éthique. Et alors, personne ne pourra espérer mener une *belle vie*.